Loris Chavanette

Le 14 Juillet de Mirabeau

La revanche du prisonnier

Tallandier

Le 14 Juillet de Mirabeau

Du même auteur

Danton et Robespierre. Le choc de la Révolution, Paris, Passés composés, 2021.

(Sous la direction de) *Entre l'éternité, l'océan et la nuit. Correspondance de Napoléon Ier*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2020.

(Sous la direction de) *Le Directoire. Forger la République. 1796-1799*, Paris, CNRS éditions, 2020.

La Fantasia, Paris, Albin Michel, 2020.

Quatre-vingt-quinze. La terreur en procès, Paris, CNRS éditions, 2017.

(Sous la direction de) *Waterloo. Acteurs, historiens, écrivains*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015.

Loris Chavanette

Le 14 Juillet de Mirabeau

La revanche du prisonnier

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2023
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5321-2

Pour Sofie Mei Lin

« Rendez-moi la liberté, ce bien inaliénable, cette âme de la vie. »

Mirabeau, *Mémoire adressé à son père du donjon de Vincennes*, 1778.

« Mirabeau a déjà subi la métamorphose qui s'opère parmi ceux dont la mémoire doit demeurer ; porté du Panthéon à l'égout, et reporté de l'égout au Panthéon, il s'est élevé de toute la hauteur du temps qui lui sert aujourd'hui de piédestal. On ne voit plus le Mirabeau réel, mais le Mirabeau idéalisé, le Mirabeau tel que le font les peintres, pour le rendre le symbole ou le mythe de l'époque qu'il représente : il devient ainsi plus faux et plus vrai. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

Portrait de Mirabeau par Joseph Boze, 1789.

Introduction

Deux jours seulement après le 14 juillet, un député du Tiers état fait la route depuis Versailles pour fouler le sol de la Bastille. La Révolution française vient de connaître ses premières convulsions et il n'y est pas tout à fait étranger. Sa venue dans ce faubourg ouvrier, à l'est de la capitale, ne doit rien au hasard.

Ce 16 juillet, les pierres tombent une à une des tours dominant Paris. L'ancienne prison d'État, où Voltaire, Diderot et le marquis de Sade ont été enfermés, n'en finit pas d'exciter la haine du peuple parisien. Pourtant, elle ne fait plus grand mal. Le 14 juillet, les insurgés n'y ont trouvé que sept prisonniers, mais l'on se précipite tout de même en masse dans le faubourg Saint-Antoine pour participer à la démolition de l'édifice au milieu des chants. Soudain, la foule de curieux et d'ouvriers se regroupe autour de cet homme vêtu du costume noir des députés du Tiers pour le couvrir de louanges. Ce personnage connu de tous s'avance fièrement vers la forteresse. Il s'agit du député de Provence, Honoré Gabriel Riqueti, comte de Mirabeau.

Ce dernier a été emprisonné dans plusieurs prisons médiévales de ce type, mais jamais à la Bastille. Pourtant, c'est un peu comme s'il y avait été tant la foule voyait également en lui une victime de l'absolutisme. Lui aussi a des raisons de vouloir participer à la destruction du fort et il est venu en personne acter le renversement historique en train de

s'opérer dans la capitale, portant déjà un écho à travers tout le pays. À la victoire collective du peuple se joint celle d'un individu dont l'ancienneté du combat contre l'arbitraire le fait reconnaître pour un ardent défenseur de la liberté moderne.

Aujourd'hui, nous connaissons surtout sa réponse du 23 juin 1789, quand les députés refusaient de quitter la salle des Menus-Plaisirs. Il se dressa face au marquis de Dreux-Brézé pour lui lancer ces mots que l'on se répète plus ou moins exactement : « Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. » C'est l'image de Mirabeau que ses portraitistes, historiens, peintres ou sculpteurs ont perpétuée. Mais, à l'époque de la Révolution, son éloquence dans la crise de juillet était tout aussi célèbre. Ainsi, le jour même de ses funérailles décrétées nationales, le 4 avril 1791, Joseph-Antoine Cerutti s'avança devant le cercueil et, en guise d'éloge funèbre, rappela l'implication du député durant ces jours de juillet où la Révolution était menacée : « Alors on vit ce que peut un homme de génie aidé d'une Nation, ce que peut une Nation aidée d'un homme de génie. » Nous avons oublié cette rencontre historique entre l'événement, qui demeure notre fête nationale, et l'homme pour lequel le Panthéon a été créé. Dans son discours, Cerutti baptisa Mirabeau « l'infatigable artiste de la Révolution[1] » et il nous revient dès lors de nous demander en quoi le rôle qu'il a joué dans la crise de juillet peut être vu comme l'un de ses chefs-d'œuvre.

Le fait que son existence ait été marquée au fer rouge de l'adversité lui a donné une solide expérience des situations de crise. De là vient sans doute son énergie à la tribune de l'Assemblée quand éclate la Révolution. Son rapport conflictuel avec son père et la société de son temps, dont les codes

l'insupportaient – il faut dire qu'il n'en tolérait aucun –, avait exacerbé en lui l'esprit d'indépendance. Sa jeunesse fut ainsi marquée du sceau de la démesure et de la débauche, comme s'il s'acharnait à violer tous les interdits moraux : endettements, adultères, duels, désertions, pas un péché n'effraie ce fils de bonne famille. Le marquis de Mirabeau espérait corriger son enfant en le faisant enfermer tour à tour à l'île de Ré, au château d'If, au fort de Joux et au donjon de Vincennes, mais chaque fois le comte en sortait avec un appétit de vivre plus grand encore. Sa passion pour la politique et les idées nouvelles est même née derrière les murs d'une prison.

Le conflit familial avec son père, qu'il appelait son « bourreau », ajoute un drame privé à la grande aventure politique que vit la génération de 1789. Victor Hugo a senti toute la puissance de cette intrigue personnelle cousue dans l'histoire de France quand il pose cette question : « Comment, en dix ans, ce démon d'une famille est-il devenu le dieu d'une nation ? » C'est aussi la nôtre. La réponse se trouve en grande partie dans son action en juillet 1789, car, comme Hugo l'a bien perçu, Mirabeau « se vengea de toutes [ses] prisons sur la Bastille[2] ». Hugo n'a consacré que quelques pages à cette lutte d'une vie axée sur ce thème de la revanche, celle d'un individu à l'instar d'un peuple. Ce livre a vocation à prolonger cette intuition parce qu'il n'y a pas d'âge héroïque, il n'y a que des hommes héroïques.

En portant notre attention sur l'été 1789, il faudra non seulement retracer les épisodes du soulèvement populaire, mais aussi la conduite de la jeune assemblée à Versailles[3]. Au plus fort de la bataille parlementaire, les députés du tiers état tentèrent d'opposer une résolution farouche à la volonté supposée de Louis XVI de mettre un coup d'arrêt aux réformes. Le roi avait certes cédé sur de nombreuses

innovations, mais il appelait à lui une armée de près de quarante mille soldats étrangers et renvoya son ministre réformateur et populaire Necker pour le remplacer par des partisans de la monarchie absolue. Il a donc fallu que les Parisiens prêtent main-forte aux députés, mis en difficulté à Versailles. Si le peuple a combattu par les armes, canons et baïonnettes à la main au 14 juillet, pour emporter la victoire par la force, la bataille rudement menée par les députés de Versailles se révèle tout aussi fondamentale, avec cette fois-ci les armes puissantes de la parole et du vote. Ces deux actions distinctes sont bel et bien complémentaires au début de la Révolution.

Dans *Sept Jours*, Emmanuel de Waresquiel a fait une heureuse trouvaille en plaçant la loupe de l'historien sur l'entrée en Révolution au printemps 1789. Il voit la victoire de celle-ci dès fin juin, après que Louis XVI eut finalement accepté de reconnaître le caractère national de l'Assemblée[4]. Il laisse de côté la crise de l'été, proposant ainsi une lecture de la Révolution plutôt vierge de sang. Or, ce sont justement l'insurrection du peuple et les violences qu'elle nécessite qui entretiennent la part de mystère de 1789. La radicalisation du processus révolutionnaire et de la parole politique risque de mettre en péril le fragile équilibre entre la rue prenant les armes et l'assemblée du peuple, toutes deux partageant la légitimité de combattre les adversaires de la Révolution.

Mirabeau occupe justement une place centrale en tentant de donner une cohérence à la Révolution dès le commencement. En amont et en aval du conflit de juillet, ses discours, ses motions, les lois qu'il fait adopter le désignent comme l'homme de la crise jetant un regard d'homme d'État sur cet enfantement d'une nation politique. Les assemblées ont besoin de meneurs qui savent aussi bien entrer en éruption pour épouser la colère de la rue qu'arrêter le mouvement

insurrectionnel avant qu'il ne vire à l'anarchie. Mirabeau a cette capacité de percer le cœur d'une discussion, de comprendre l'incandescence d'une situation, celle-ci étant pesée dans toutes ses composantes, générales comme particulières, et finalement d'entrevoir avant les autres les fatales conséquences de chacun des actes.

À compter de 1789, la parole publique devient un moteur de l'histoire, comme une réminiscence de l'oralité antique[5]. Quand le jeune Charles de Lacretelle se rue sur l'Assemblée en train d'ouvrir ses débats en mai 1789, il qualifie cette soif de persuader et cette excitation collective du moment de « plus grand des tournois oratoires et politiques que la société eût encore vus[6] ». Dans cette joute formidable, Mirabeau est reconnu par ses collègues, même par ceux qui le haïssent, comme leur maître, au point qu'ils le surnomment le « Hercule de la Révolution » ou encore le « Démosthène français ».

Mirabeau avait 40 ans quand il se fit élire député aux états généraux. Il a eu le temps d'exercer son verbe par la plume et par la voix. Seul noble adoubé par le tiers état, il a déjà un pied en politique depuis plusieurs années, ce qui lui donne un coup d'avance sur les bancs de l'Assemblée. « 1789, a compris François Furet, lui offre la chance de sa vie, qu'il va saisir aux cheveux. L'histoire donne enfin à son génie misérablement gâché un répertoire où s'épanouir[7]. » L'homme de la volonté, aspirant à mener une vie d'aventures, ce n'est pas en premier lieu Napoléon, mais bien Mirabeau. La volonté aux prises avec la fatalité, que certains ont vu à l'œuvre chez Bonaparte[8], était déjà incarnée chez Mirabeau. Edmund Burke l'appelait d'ailleurs « Riqueti I^{er}[9] » pour signifier qu'à partir de 1789, il était devenu une espèce de roi de la Révolution, du moins dans l'opinion. On dit souvent que les événements

font l'histoire, non les hommes, la révolution du 14 juillet ayant une force d'entraînement quasi irrésistible, celle du peuple. Mais Mirabeau s'efforce, avec plus ou moins de réussite, de piloter le cours révolutionnaire en l'accélérant au début, en tâchant de le modérer ensuite, en tentant de le finir enfin.

Lamartine commençait ses *Girondins* par les funérailles de Mirabeau en posant d'emblée que « le génie de certains hommes pour ainsi dire collectif se modèle sur leur époque et incarne en eux toute l'individualité d'une nation ». Puis, il ajoutait : « Mirabeau était un de ces hommes. Il n'inventa pas la Révolution, il la manifesta. Sans lui, elle serait restée peut-être à l'état d'idée[10]. » Le poète cède-t-il trop facilement à l'enchantement que le Provençal exerce sur les caractères romantiques, ou bien, après avoir pesé son bilan, juge-t-il avec le sang-froid de l'historien ?

Impossible de nier l'aspect sulfureux et immoral de ce personnage toujours insaisissable. La découverte de sa duplicité quand il se fait conseiller occulte de Louis XVI, prononçant des discours enflammés aux jacobins la journée avant de se voir grassement payé par la Cour à la nuit tombée, ne cessera d'interroger sur la sincérité de Mirabeau. On le qualifiera même de « traître », au point de le faire sortir du Panthéon, après l'y avoir fait entrer en premier. Tous les historiens ne s'accordent pourtant pas sur ce jugement[11]. Il n'est pas question ici de rouvrir l'instruction pour crime de corruption et d'immoralité. Nous avons bien sûr gardé du personnage une perception contrastée, sinon paradoxale. François Furet a-t-il raison de pointer du doigt « l'Université jacobine, qui n'aime chez Mirabeau ni les femmes, ni les dettes, ni les idées, ni le génie, (faisant) au XX^e^ siècle une surenchère de vertu pour condamner son double jeu[12] » ? Furet jugeait que les plus grandes plumes françaises avaient suffisamment plaidé ce

procès en immoralisme. Cet historien ne s'était pas trompé en consacrant une large place à Mirabeau dans l'édition des plus grands discours parlementaires des orateurs de la Révolution française sous la Constituante, parue dans la collection de La Pléiade. Ce dernier y brille par « une sorte de magistrature révolutionnaire éminente[13] ».

Cependant, rien n'est jamais épuisé ni définitif en histoire. Il faut donc poursuivre l'enquête sur l'héroïsme réel ou supposé de Mirabeau. Doit-il demeurer la figure du héros manqué, en retenant essentiellement l'échec politique qui marqua sa fin de carrière[14] ? L'une des pièces maîtresses de cette controverse de plus de deux siècles se trouve notamment dans la conduite du tribun durant l'été 1789. Grâce aux recherches effectuées en archives (archives de Paris et de l'Assemblée nationale notamment), nous sommes en mesure de mieux comprendre son parcours et sa responsabilité dans l'enchaînement des événements de juillet.

À la suite de Lucas de Montigny, son unique enfant lui survivant, lequel lui a dédié huit volumes appelés *Mémoires biographiques de Mirabeau*, nombreux sont les historiens à avoir décrit en détail l'existence chaotique du personnage, ses frasques de jeunesse, son action politique à l'Assemblée, ou encore ses idées politiques[15]. Ses biographes ont souvent privilégié les synthèses. De même, circonscrire l'étude de Mirabeau à ses écrits, à ses aventures amoureuses ou à son activité uniquement révolutionnaire ne permet pas de cerner l'évolution du personnage et finalement son accomplissement comme député.

Il faudra remonter un peu en amont, au temps de la jeunesse de Mirabeau, quand il aspirait derrière les murs de ses prisons à régénérer son pays, à le rendre à la liberté qu'il avait lui-même perdue. Si Mirabeau est éloquent à la

tribune, c'est parce qu'il a enraciné, au plus profond de lui, la conviction que le grand homme est celui sachant écouter « l'éloquente voix de la liberté[16] ». Il reconnaît que celle-ci est sa principale source d'inspiration. Elle le harangue quand il est en prison, et aussi quand il monte à la tribune. Autant qu'une conquête, la rupture de 1789, qualifiée d'« an I de la liberté » par ceux qui vivent ce cataclysme, peut être vue comme une revanche sur le passé. C'est pourquoi cet essai est au confluent de l'histoire, de la politique, de la littérature, du droit et même de la psychologie, car il faut pénétrer le cœur pour en tirer la substantifique moelle.

Déjà, à quelque distance de l'événement révolutionnaire, Chateaubriand avait tenté de regarder en face la statue de Mirabeau. Il a raconté la scène de leur rencontre à Versailles : « Il me regarda avec ses yeux d'orgueil, de vice et de génie et, m'appliquant sa main sur l'épaule, il me dit : "Mes ennemis ne me pardonneront jamais ma supériorité." Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de fer[17]… » Soit par la parole, soit par son geste, il avait la faculté d'être le dominateur des hommes rassemblés. Chateaubriand nous fait part de l'insaisissable caractère de Mirabeau, sans doute un des êtres ayant su marier, avec autant d'appoint, l'opportunisme individualiste, que nécessite la recherche de son intérêt personnel, et le patriotisme porté à son pinacle, dès lors que les convictions et les talents d'un citoyen sont en capacité d'être utiles à son pays. Or, c'est pendant les trois semaines que dure le drame populaire de juillet 1789 que la vie de Mirabeau prend tout son sens.

Démêler la part de fantasme et celle de vérité attachées à un tel personnage n'est pas chose aisée. Il faut approcher avec beaucoup de modestie une statue de marbre comme la sienne, si l'on ne veut pas être terrassé au premier coup d'œil

par cette tête de Gorgone française. Sainte-Beuve reconnaît d'ailleurs que Mirabeau ne peut être abordé ni de plein ni de biais. Nous allons donc le mettre sous la lumière du mois de juillet, durant l'été le plus ardent de l'histoire de France. En pénétrer le sens permettra d'en apprendre peut-être un peu plus sur nous-mêmes, comme individus et comme peuple.

Chapitre 11. – Un atelier de travail pas comme les autres 118
Chapitre 12. – Mirabeau et Louis XVI face à face 127
Chapitre 13. – Renvoi de Necker, l'étincelle 135

Partie III
L'Orateur du peuple au 14 juillet

Chapitre 14. – Enterrer le passé, ou le voyage d'Argenteuil 145
Chapitre 15. – Le 14 juillet Réapparition à l'Assemblée 153
Chapitre 16. – La prise de la Bastille 157
Chapitre 17. – Espoir et tremblements à Versailles 166

Partie IV
Le dompteur de trône

Chapitre 18. – Le flambeau de la révolte 177
Chapitre 19. – La famille royale prise pour cible 184
Chapitre 20. – « Le silence des peuples est la leçon des rois » 193
Chapitre 21. – Louis XVI devant l'Assemblée 201
Chapitre 22. – Adresse au roi pour le renvoi des ministres, ou éloge de la souveraineté du peuple 207
Chapitre 23. – Le grand absent de la fête 220

Partie V
Le vainqueur de la Bastille

Chapitre 24. – 16 juillet
Mirabeau à la forteresse 233
Chapitre 25. – Dans les cachots et sur les tours 244
Chapitre 26. – 17 juillet
Louis XVI à Paris 255
Chapitre 27. – Qu'est-ce qu'un héros ? 264
Chapitre 28. – Repenser la prise de la Bastille 279

Partie VI
Une vengeance encore posthume

Chapitre 29. – Hamlet, ou le fantôme du père 297
Chapitre 30. – Discours d'outre-tombe 302
Chapitre 31. – Au grand homme,
la patrie reconnaissante 309
Chapitre 32. – Les lettres de Mirabeau étaient
à la Bastille 318

Conclusion 323
Notes 331
Annexes 365
Bibliographie 369
Remerciements 383
Index des noms de personnes 387